

ELYSE GOLDSTEIN, DEUXIÈME FEMME RABBIN DU CANADA. DE
L'ENSEIGNEMENT À LA CONGRÉGATION, UNE PIONNIÈRE JUIVE
FÉMINISTE

Entretien réalisé et traduit par **Justine Manuel**

Editions Antipodes | « **Nouvelles Questions Féministes** »

2019/1 Vol. 38 | pages 150 à 160

ISSN 0248-4951

ISBN 9782889011605

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/vue-nouvelles-questions-feministes-2019-1-page-150.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Editions Antipodes.

© Editions Antipodes. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Elyse Goldstein, deuxième femme rabbin du Canada De l'enseignement à la congrégation, une pionnière juive féministe

Entretien réalisé et traduit par Justine Manuel

Née en 1955 aux États-Unis, Elyse Goldstein y poursuit sa formation en études juives. En 1983, soit onze ans après la première femme rabbin ordonnée aux États-Unis (Sally Priesand, qui est aussi la deuxième au niveau mondial à obtenir ce statut), Goldstein est ordonnée rabbin au Hebrew Union College. Très impliquée dans l'accès pour toutes et tous au judaïsme, elle a servi, lors de ses études, au Beth Or, une synagogue new-yorkaise pour les personnes sourdes, où elle s'est investie dans le développement de l'enseignement du judaïsme à ces personnes, souvent négligées en raison d'un apprentissage et d'un culte juifs principalement oraux.

*De 1983 à 1986, elle occupe le poste de rabbin adjointe au Holy Blossom Temple de Toronto aux côtés de Joan Friedman, première femme nommée en 1980 pour exercer comme rabbin adjointe au Canada. Lors de ces premières années en fonction, la rabbin Goldstein est régulièrement présentée comme exotique dans la presse, et toujours ramenée à son statut de femme avant tout. Le statut de pionnière lui vaut également de participer, en 1989, au film documentaire *Half the Kingdom* de la réalisatrice Francine Zuckerman, tourné aux États-Unis où Elyse Goldstein séjournait depuis 1986. Le documentaire fait le portrait de sept femmes établies au Canada, aux États-Unis et en Israël qui revendiquent à la fois leur appartenance au judaïsme et leur ancrage féministe. De retour à Toronto en 1991, elle fonde Kolel, un centre d'apprentissage juif réformé pour adultes, qu'elle dirige jusqu'en 2011. Ce centre se veut un lieu inclusif, ouvert à toutes et à tous, dans la mouvance juive réformée.*

Elyse Goldstein, deuxième femme rabbin du Canada
De l'enseignement à la congrégation, une pionnière juive féministe
Entretien réalisé et traduit par Justine Manuel

Depuis la fin des années 1990, Goldstein a publié comme auteure ou comme éditrice responsable plusieurs ouvrages sur le judaïsme se revendiquant explicitement comme féministes¹.

Ces ouvrages ont permis d'ouvrir des perspectives en termes d'interprétation des textes juifs, et ainsi d'influencer les lectures données en assemblée à la synagogue. S'inscrivant dans un féminisme juif qu'elle qualifie de révisionniste, Elyse Goldstein utilise les outils mêmes de la tradition rabbinique d'interprétation de la Torah pour critiquer les commentaires misogynes et sexistes qui ont pu être développés au cours des siècles. Son travail de réinterprétation permet de faire advenir une lecture résolument féministe et moderne des textes, en ce qui a trait aux rapports hommes-femmes, mais aussi par rapport à la compréhension des femmes et de leur corporéité, en lien avec la pratique religieuse juive. Elle s'est ainsi intéressée en profondeur au rite de purification du mikveh, un bain traditionnellement prescrit aux femmes après leurs règles, avant leur mariage ou après un accouchement.

En 2012, après plusieurs années d'enseignement, Rabbi Goldstein décide de retrouver une congrégation. Elle fonde alors au centre-ville de Toronto la congrégation City Shul, une congrégation juive réformée inclusive, présentée comme un projet communautaire et où les décisions sont prises collectivement.

En plus de ses activités d'enseignante et de rabbin congrégationniste, elle est très impliquée dans le judaïsme canadien : elle a notamment été la première femme présidente du Interdenominational Toronto Board of Rabbis (Conseil torontois regroupant des rabbins de toutes les affiliations juives) et présidente du Reform Rabbis Of Greater Toronto (Rabbins réformés du Grand Toronto). Elle a aussi écrit pendant quatre ans une chronique mensuelle dans le Canadian Jewish News, et publié divers articles dans différentes revues dont The Journal of Reform Judaism, Lilith Magazine et The Journal of Canadian Women's Studies, portant ainsi les voix et les prières des femmes juives au-delà des limites de sa congrégation.

J'ai eu la chance de rencontrer la rabbin Goldstein en octobre 2018 à Toronto. Malheureusement, en raison d'une urgence, notre rencontre fut écourtée. L'entretien que vous pouvez lire ci-dessous est le résultat de la retranscription traduite (de l'anglais vers le français) de cette rencontre et d'un travail d'enrichissement de ses réponses grâce à des interviews, discours et écrits préexistants. Elyse Goldstein a approuvé l'exercice et je l'en remercie.

1. Deux livres comme auteure : *ReVisions : Seeing Torah through a feminist lens* (1998, Toronto : Key Porter Books), qui a reçu le Canadian National Jewish Book Awards, dans la catégorie Bible, et *Seek her out : A textual approach to the study of women and judaism* (2004, New York : UAHC Press) ; ainsi que trois livres qu'Elyse Goldstein a édités : *New jewish feminism : Probing the past, forging the future* (2009, Woodstock : Jewish Lights Publishing), qui a été finaliste des National Jewish Book Awards, *The women's Torah commentary* (2000) et *The women's haftarah commentary* (2003), réunissant respectivement près de 50 et 80 femmes juives de différents courants (et publiés tous deux chez Jewish Lights Publishing).

Justine Manuel : Pouvez-vous nous parler de votre carrière comme rabbin ?
D'où vient votre vocation ?

Elyse Goldstein : J'ai toujours su que je voulais être rabbin, depuis mes 14 ans. J'ai été élevée dans une famille juive traditionnelle, qui était très impliquée au niveau religieux et communautaire : j'aimais aller à la synagogue, j'aimais l'hébreu, et l'histoire du judaïsme... J'ai aussi grandi entourée de rabbins grâce à ma mère qui travaillait pour le mouvement réformé². Elle invitait souvent des rabbins chez nous, j'étais habituée à leur présence et ils m'inspiraient énormément. Ainsi, dès l'adolescence, devenir rabbin m'a semblé être une très bonne voie à suivre, même si, à ce moment-là, je n'avais encore jamais rencontré de femme rabbin ni même entendu parler de cette possibilité. Ma vocation vient de ces rencontres et de mon amour pour le judaïsme. Et c'est à peu près à cette époque-là de ma jeunesse que j'ai commencé à m'intéresser aux questions féministes.

Dans quelle mesure votre vocation et votre féminisme sont-ils liés ?

Ils le sont notamment parce qu'on me disait que je ne pourrais jamais être rabbin à cause de mon sexe. Et que si je voulais pouvoir faire ce qu'un rabbin peut faire, il fallait que j'en épouse un ! Lorsque j'étais étudiante dans une école rabbinique, nos professeurs nous interrogeaient souvent sur nos motivations, voulant savoir si les étudiantes étaient ici uniquement pour rencontrer un mari. Heureusement pour nous et notre motivation, des femmes avaient déjà ouvert la voie au sein du judaïsme réformé aux États-Unis, comme Sally Priesand qui a été ordonnée en 1972. Bien qu'il nous soit possible d'être sur les mêmes bancs de classe que les hommes, nous n'étions pas forcément les bienvenues : par exemple, un de nos professeurs s'adressait systématiquement à la classe en disant « messieurs », tout en regardant l'une ou l'autre des étudiantes dans les yeux³. Par ailleurs, je dois dire que ma mère aussi m'a beaucoup inspirée. Bien sûr, elle n'était pas rabbin, mais elle aurait pu l'être si cela avait été possible à cette époque. Au cours de sa carrière, quand elle travaillait dans le mouvement réformé, ma mère était la seule femme au milieu d'une foule d'hommes. Haut placée et seule femme de son département, elle a été un véritable modèle de persévérance et de leadership pour moi.

2. Terry Goldstein (1922-2014), mère d'Elyse Goldstein, a été directrice pendant vingt et un ans d'une organisation juive pour la jeunesse, la North American Federation of Temple Youth (NFTY). Voir Elyse Goldstein (7 août 2014), « Lives lived : Terry Yvette Goldstein, 91 », *The Globe and Mail*. En ligne : [www.theglobeandmail.com/life/facts-and-arguments/lives-lived-terry-yvette-goldstein-91/article19907211/] (consulté le 31 janvier 2019).

3. City Shul (22 juin 2018). « Rabbi G gets a degree ». Discours de la rabbin Goldstein lors de la remise d'un doctorat honorifique par l'Université Ryerson. Vidéo en ligne : [www.youtube.com/watch?v=Rub6Z3z-dOM] (consulté le 31 janvier 2019).

Elyse Goldstein, deuxième femme rabbin du Canada
De l'enseignement à la congrégation, une pionnière juive féministe
Entretien réalisé et traduit par Justine Manuel

Comment a évolué votre façon d'exercer votre rabbinat en tant que femme au fil des années, quelles ont été vos prises de conscience ?

Je suis rabbin depuis maintenant trente-six ans et beaucoup de choses ont changé depuis. Au tout début, c'était très difficile, donc expliquer tout ce qui a pu changer me prendrait plusieurs heures ! Dans les premiers temps, c'était très bizarre, les gens n'acceptaient pas vraiment, pensaient que c'était étrange d'avoir des femmes rabbins... Plein de portes nous étaient fermées, à nous femmes rabbins. Je n'étais pas vraiment prise au sérieux, mais cela s'est peu à peu modifié au fil du temps. Quand je suis arrivée à Toronto en 1983 pour être assistante rabbin au Temple Holy Blossom, j'étais vue comme une créature exotique à étudier⁴. Beaucoup venaient au temple uniquement pour « voir la femme rabbin ». Certaines personnes refusaient que je préside à certains rituels, comme la *bar mitzvah*⁵ de leur garçon par exemple et ce, même si j'avais l'appui du rabbin senior. Trente-six ans plus tard, il y a plusieurs femmes rabbins rien qu'à Toronto, et j'en suis l'aînée. Je suis prise au sérieux. Mais je sais aussi que je le mérite, j'ai travaillé intensément pour être là où je suis aujourd'hui. J'ai écrit des livres, j'ai enseigné, donné des conférences, passé des diplômes, j'ai gagné cette reconnaissance progressivement et les choses sont maintenant très différentes. Bien sûr, au même moment, le féminisme transformait la société, des femmes accédaient à des positions qui leur étaient interdites jusqu'alors : certaines sont devenues juges, avocates, hauts fonctionnaires, etc., et il en a été de même au sein des religions. Les religions chrétiennes se sont transformées elles aussi durant cette période. Nous avons tou-te-s changé à peu près au même moment. Aujourd'hui, le rabbinat pour les femmes n'est plus un grand challenge pour le judaïsme, au moins dans les mouvements libéraux et réformés.

Avez-vous trouvé une façon féministe de vivre votre vie en tant que rabbin ? Pensez-vous que votre façon d'être rabbin dans votre communauté est différente de celle d'un homme ?

Les hommes rabbins du mouvement réformé ont, je pense, beaucoup appris des femmes rabbins, ils ont changé à notre contact. En fait, ils ont plus changé que nous, les femmes étant déjà acquises à certaines causes : ils sont devenus plus sensibles aux problèmes d'abus sexuels, de violences domestiques, aux voix des femmes dans la Torah et le Talmud, à l'histoire des femmes et aux revendications des femmes en général... Dans le mouvement

4. Jewish Women's Archive (11 septembre 2017). « Elyse Goldstein : the early years ». Vidéo en ligne : [www.youtube.com/watch?v=ws7fhnI-sQ8] (consulté le 31 janvier 2019).

5. La tradition juive prévoit pour les garçons à l'âge de 13 ans la cérémonie de la *bar mitzvah*, au cours de laquelle ils vont lire pour la première fois dans le texte de la Torah et cela à la suite d'une formation. Marquant leur majorité religieuse, cette cérémonie est l'occasion de fêtes familiales.

réformé, ils sont devenus très sensibles au congé parental par exemple : quand ils deviennent pères, ils prennent un congé de la synagogue. Ils ne l'auraient jamais fait auparavant ! En nous voyant lutter pour un congé maternité, ils se sont à leur tour interrogés sur leur place en tant que père et rabbin. À présent, ils correspondent moins aux rabbins avec lesquels j'ai grandi – des rabbins qui étaient mariés à leur congrégation : celle-ci venait toujours en premier, avant leurs enfants, avant leur femme. Les hommes rabbins d'aujourd'hui se comportent mieux avec leur famille : ils ne la sacrifient plus pour leur congrégation et ils sont devenus conscients de leur rôle en tant que père et mari. Même s'il est parfois difficile pour une congrégation de s'habituer à ces transformations, elle le fait. Et je pense que les femmes rabbins sont devenues plus à l'aise en tant que femmes. Par exemple, nous nous habillons différemment. Lorsque j'ai été ordonnée, on nous disait de nous habiller en noir, et en costume. On nous disait de ressembler aux hommes, en fait ! Au fil des ans, nous sommes devenues plus confiantes à l'idée de nous présenter comme femmes. Nous avons eu la possibilité de trouver notre propre voie dans le rabbinat, mais cela a pris du temps et demandé tant de la confiance que de la détermination. Les choses ont changé ensuite pour les hommes rabbins. Mais, à mon avis, ces changements ont aussi beaucoup à voir avec les changements sociaux en général.

La ritualité est un aspect important du judaïsme. Dans votre ouvrage *ReVisions*, vous apportez de profondes transformations à la pratique rituelle du *mikveh*. Pouvez-vous nous présenter ce rite transformé et ce qui vous a amené à le repenser dans une perspective féministe ?

Comme rabbin, comme femme, comme féministe, lire la Torah et ses commentaires est à la fois fort, intense, mais difficile. Ces écrits parlent à mon âme juive, qui est une part très importante de moi. Cependant en tant que femme, je ne les trouve pas pertinents pour notre époque. Et ce, tout en étant très consciente que la Torah peut être un outil de lutte pour la libération, pour mettre fin aux exploitations et reconnaître la valeur inhérente de chaque être humain. C'était la même chose pour la ritualité et notamment le *mikveh*⁶. Je voulais faire de la place à de nouvelles interprétations de l'eau

6. Il s'agit d'un bain rituel dont les origines remontent à l'Antiquité. Le terme *mikveh* désigne à la fois le lieu où se situe le bain et le rituel (l'immersion). Les règles l'entourant ont beaucoup évolué au fil des siècles. À l'époque antique, ce rite de purification était pratiqué aussi bien par les hommes que par les femmes. La purification était requise après des périodes considérées comme impures, par exemple les menstruations ou une maladie, ou après un contact avec une source considérée comme impure, telle que des corps morts. Une fois purifié-e par ce bain, le Juif ou la Juive était en mesure de remplir d'autres obligations religieuses (comme se rendre au Temple pour les hommes afin d'y effectuer des sacrifices rituels). À la chute du Temple de Jérusalem (70 après J.-C.), l'idée d'impureté des hommes, qui était intrinsèquement reliée à l'exercice de rituels au Temple, est abandonnée. Aujourd'hui, ce sont traditionnellement les femmes mariées qui font le rituel afin d'être purifiées avant d'avoir des rapports sexuels avec leur époux.

Elyse Goldstein, deuxième femme rabbin du Canada
De l'enseignement à la congrégation, une pionnière juive féministe
Entretien réalisé et traduit par Justine Manuel

et du sang, repenser les conceptions associées aux corps des femmes et à leurs sexualités, et être ainsi en mesure de transformer le *mikveh* dans une perspective féministe. Je ne voulais plus qu'il soit uniquement un outil pour le mariage et la femme mariée tel qu'il est pensé traditionnellement. J'ai été inspirée par mon ressenti et ma propre pratique. Je n'allais pas au *mikveh* afin d'être «cachère» pour mon mari, comme je l'explique dans mon livre. Mais j'allais au *mikveh* afin de dire au revoir à une partie de moi-même, pour vivre ce moment de façon plus expérientielle. Et je suis sûre que je n'étais pas la seule femme à ressentir ça ! C'est pourquoi j'ai voulu repenser le *mikveh*, pour nous le réapproprier et reprendre possession de la symbolique de cette eau. Dans notre mouvement, aller au *mikveh* n'est plus réservé aux femmes mariées sept jours après leurs règles ou après un accouchement, ni avant qu'elles se marient. Il n'est plus question de propreté, ni de sexualité, ou en tout cas plus uniquement. Tout le monde peut y aller et bénéficier du pouvoir de transformation de ce rite. On peut le voir comme un outil thérapeutique spirituel pour les Juives, avec un cadre et des références juives, un outil qui aide les personnes confrontées à des expériences difficiles, comme un viol, une maladie, un deuil...

Comment parlez-vous de cette pratique à votre communauté? Notamment, est-elle ouverte aux hommes, et dans quelle mesure?

Dans le *mikveh* réformé de notre congrégation à Toronto, c'est très ouvert. Nous avons des hommes qui viennent avant leur mariage, avant Shabbat, ou pour les fêtes⁷. Et nous avons des femmes qui viennent pour plein d'occasions ! Notre *mikveh* est très ouvert, à toutes et à tous, et à toutes les pratiques. Aujourd'hui, il n'est plus vraiment nécessaire de justifier cette pratique transformée. Peut-être au début, mais c'était il y a trente ans. Nos justifications ou explications d'alors étaient féministes : le *mikveh* ne devait plus être envisagé uniquement en lien avec la propreté physique ou avec une perception négative du corps des femmes (jugé impur). Nous l'avons présenté comme plus spirituel et moins relié à des obligations halakhiques⁸ de pureté qui ne seraient appliquées que par habitude. Et pour partager cette vision, j'ai aussi publié des articles à ce sujet⁹. Enfin et surtout, on a construit notre propre *mikveh*, c'est à ce moment-là qu'on a pu véritablement introduire des changements, avoir un lieu qui ressemble à ce que nous espérons,

7. Elyse Goldstein fait référence à trois fêtes juives majeures qui se déroulent à la suite les unes des autres lors du mois de Tishri : Roch Hachana (nouvel an juif qui fait mémoire de la création du monde, et qui débute une période de pénitence de dix jours), Yom Kippour (le Grand Pardon, fête qui clôtüre la période de pénitence), et Souccot (la fête des cabanes, qui vient faire mémoire de la précarité des Hébreux lors de la traversée du désert et qui rappelle la protection de Dieu).

8. Relatives à la loi juive, la Halakha.

9. Notamment « Jewish feminism and "new" jewish rituals ». *Canadian Woman Studies*, 16 (4), 50-52, 1996.

c'est-à-dire un vrai lieu d'accueil reflétant les idéaux inclusifs de notre communauté. Maintenant, nous n'utilisons plus les autres *mikveh* de la ville. Et nous disons aux gens qui ont eu de mauvaises expériences avec le *mikveh*, lorsqu'ils viennent nous voir, qu'ils ne doivent pas rester sur cette expérience, qu'il est possible de vivre ce rituel autrement dans notre *mikveh*. On n'est d'ailleurs pas la seule congrégation à avoir réformé cette pratique rituelle. Toute une série de livres a été écrite ces dernières années sur le sujet, comme par exemple *Lifecycles* de Rabbi Debra Orenstein, qui compile de nouveaux rites pour femmes. Mais cette réflexion n'est pas finie, car en tant que rabbins, nous avons toujours à cœur de prendre au sérieux les besoins spirituels des femmes et des hommes.

Quelle a été la réception de vos livres et de vos travaux ? Plus particulièrement lorsque vous réunissez 50 femmes pour commenter la Torah, quelles ont été les réactions à la publication de ce livre *The Women's Torah Commentary* ?

Très positives ! J'ai vendu environ 10 000 exemplaires, ce qui est considéré comme l'une des meilleures ventes de Jewish Lights¹⁰ ! Ce livre a été offert aux filles pour leur *bat mitzvah*¹¹, et aux garçons aussi. J'ai donné des conférences dans tout le pays et à l'étranger. Pour moi, écrire ces livres était aussi à l'époque un moyen d'atteindre des gens au-delà de mes étudiant-e-s, un moyen de répandre une vision beaucoup plus créative et féministe de la Torah et des écrits juifs.

Avez-vous parfois l'impression d'être une outsider au sein du judaïsme, notamment canadien ? En raison de votre féminisme par exemple ? Ou de votre conception du judaïsme et des voies d'évolution qu'il devrait prendre ? Je vous pose cette question en partie à cause d'une interview que vous avez accordée à *Jewish Women Archive*, dans laquelle vous dites comment le judaïsme devrait évoluer¹², notamment par rapport au judaïsme orthodoxe. Vous vous demandiez si les Juifs orthodoxes seront toujours habillés de la même manière dans deux mille ans, face à un judaïsme réformé qui doit représenter le futur du judaïsme. Il est plutôt rare d'entendre ce genre de réflexions.

10. Maison d'édition de la plupart des ouvrages d'Elyse Goldstein.

11. Comme pendant à la *bar mitzvah* des garçons, les filles juives peuvent réaliser à partir de 12 ans le même rituel que les garçons : la *bat mitzvah*. Cette pratique célébrant la majorité religieuse des filles a été introduite au début du XX^e siècle (au XIV^e pour les garçons) et est largement appliquée dans les mouvements réformés et libéraux.

12. Jewish Women's Archive (11 septembre 2017). Elyse Goldstein : Everything Gets Called Into Question. Vidéo en ligne : [\[www.youtube.com/watch?v=yjXzc6l2f5g\]](https://www.youtube.com/watch?v=yjXzc6l2f5g) (consulté le 31 janvier 2019).

Elyse Goldstein, deuxième femme rabbin du Canada
De l'enseignement à la congrégation, une pionnière juive féministe
Entretien réalisé et traduit par Justine Manuel

Je n'ai pas, ou en tout cas plus, cette impression d'être une outsider. Au début sûrement, mais j'avais cette sensation parce que je n'étais pas née ni n'avais grandi à Toronto. Cela n'avait pas vraiment à voir avec mon féminisme, malgré les réticences de certains Juifs à mes débuts. La communauté juive de Toronto est petite, les gens sont nés ici, ont grandi ici. À l'instar de la plupart des autres femmes rabbins qui ont été ordonnées dans les mêmes années que moi, j'étais parfois vue comme étrangère, mais parce que je venais d'ailleurs, des États-Unis, ce n'était pas en raison du féminisme. Vous savez, je ne fonde pas mon judaïsme à l'aune du judaïsme orthodoxe et de leurs pratiques, je ne me compare pas. C'est un principe important : les personnes qui se comparent ne se sentiront jamais à la hauteur, et celles qui ne se comparent pas auront beaucoup plus confiance en leur identité. Durant l'interview que vous mentionnez, je parlais surtout de la responsabilité que toute personne juive porte par rapport au futur du judaïsme, que ce soit à propos des rôles genrés dans le judaïsme ou d'autres sujets.

Pratiquez-vous le dialogue interconfessionnel avec les orthodoxes ? Si oui, comment se passe ce dialogue, notamment sur les questions du féminisme et de la place des femmes au sein du judaïsme ?

Ce n'est pas un aspect de mon travail sur lequel je me concentre. Et ce, malgré ce que je ressens comme étant une véritable obsession de la part des gens : « Oh, comment êtes-vous acceptée par les orthodoxes ? Qu'est-ce que les orthodoxes pensent ? Etc. » Personnellement, cela ne m'importe pas du tout. Pas du tout. J'ai une vie, qui est très remplie et heureuse dans mon mouvement, dans ma synagogue, dans ma communauté. Et je ne regarde pas toujours vers les autres communautés en me disant : « Je dois absolument leur parler. » J'ai dialogué avec des communautés chrétiennes, j'ai dialogué avec les communautés musulmanes. J'ai dialogué avec toute personne au sein des communautés juives qui voulaient dialoguer avec moi. En revanche, je ne vois pas l'intérêt d'aller vers des gens qui n'en ont pas envie. J'ai effectivement pu le faire à l'époque, mais plus aujourd'hui, cela ne m'intéresse plus.

Il y a pourtant des mouvements féministes au sein du judaïsme orthodoxe, menés et organisés par des femmes. Par exemple à Montréal vit Norma Joseph Baumel...¹³

13. Norma Joseph Baumel est professeure d'études juives et d'études féministes à l'Université Concordia (Montréal). Juive orthodoxe, elle a notamment travaillé avec le gouvernement fédéral canadien afin de développer des lois qui protègent les femmes juives en attente de leur divorce religieux. Fondatrice d'un groupe de prière pour femmes juives (Montreal Women's Tefillah Group), elle est aussi active en ce qui concerne le droit des femmes juives à pouvoir lire dans la Torah.

Elle a un combat différent du mien. Nous avons, elle et moi, une très bonne relation, on a énormément discuté et échangé au fil des années. Aujourd'hui, nous avons pris la décision commune de ne plus débattre. Nous l'avons fait il y a trente ans, au moment où l'association des termes féminisme et judaïsme a commencé à être un sujet de débat. Nous avons alors participé à de nombreux panels ensemble, avec des personnes qui étaient en désaccord avec nous. Mais peu à peu, ces rencontres nous ont paru relever d'une manière très masculine de présenter le féminisme et d'en parler : « Montrez au monde combien elles ne sont pas d'accord entre elles. » Nous ne voulions plus entrer dans ce jeu, donc nous avons décidé de ne plus participer à des débats publics.

Dans l'introduction et l'épilogue de votre ouvrage *ReVisions*, vous posez la question de l'équilibre entre le camp féministe et le camp juif, entre la modernité et la tradition. Comment cet équilibre a-t-il évolué avec les années, vis-à-vis de votre foi, de votre pratique, par exemple dans les différentes communautés où vous avez exercé ?

Je dirais que je me sens beaucoup plus équilibrée que lorsque j'ai écrit ça ! J'ai rédigé ce livre dans les années 1980-1990, et tellement de choses ont changé depuis ! Je pense que, désormais, nombre de femmes rabbins ou de féministes juives se sentent plus équilibrées. Pour ma part, le déséquilibre n'a jamais atteint ma vie personnelle, uniquement ma vie professionnelle. Et la grosse différence maintenant est que j'ai ma propre congrégation, que j'ai fondée. J'en suis en quelque sorte la reine ! Je peux y être exactement la rabbin que je veux être. Dans la première congrégation où j'ai officié à Toronto et où j'étais rabbin assistante, je devais me conformer strictement au rôle qu'elle avait prévu pour moi. Mais dans ma propre congrégation, je n'ai plus besoin de rentrer dans un moule. Dans ces conditions-là, où vous n'avez pas à vous modeler, vous prenez beaucoup plus au sérieux qui vous êtes.

Ne plus avoir à vous fondre dans un moule, est-ce la raison pour laquelle vous avez quitté la présidence de Kolel¹⁴ pour fonder City Shul¹⁵ ?

J'ai quitté Kolel parce que cela faisait vingt ans que j'enseignais là-bas, alors j'étais prête à changer et à avancer. Je n'avais aucune raison particulière de quitter Kolel : j'étais très heureuse là-bas et je pouvais accomplir plein de choses qui me tiennent à cœur, mais... je n'avais pas de congrégation. Cet

14. Centre d'enseignement juif réformé pour adultes, fondé par Elyse Goldstein en 1991.

15. Congrégation juive réformée, fondée en 2012 au centre-ville de Toronto par Elyse Goldstein.

Elyse Goldstein, deuxième femme rabbin du Canada
De l'enseignement à la congrégation, une pionnière juive féministe
Entretien réalisé et traduit par Justine Manuel

aspect du rabbinat me manquait. De plus, je croyais profondément au fond de moi qu'il était possible – et je pense l'avoir prouvé jusqu'ici! – de créer un autre genre de congrégation au centre-ville de Toronto, à côté de celles déjà existantes. Je sentais que je pouvais le faire, et je l'ai fait! Lors de la fondation de City Shul, ce n'était pas vraiment une question de féminisme pour moi. Néanmoins aujourd'hui, notre congrégation est totalement acceptée dans la communauté juive et plus personne ne questionne l'orientation féministe de City Shul. Je n'essaie pas de dire que tout est parfait, mais les choses sont vraiment différentes aujourd'hui. Je n'ai plus besoin de me plier à des accommodements, ou de supplier les gens de reconnaître le bien-fondé de notre démarche et de notre vision spirituelle. J'ai écrit des livres, j'ai écrit pendant plusieurs années pour le *Canadian Jewish News*, j'ai donné de nombreuses conférences, où je présentais et défendais mes idées. Maintenant, tout le monde me connaît, avec mes idées. En outre, l'approche féministe n'est plus vue comme quelque chose de bizarre, je dirais même plus : c'est devenu quelque chose de normal et d'intéressant, le féminisme n'est plus du tout une menace. Même pour les orthodoxes ! Ils se sentent bien plus menacés par les féministes orthodoxes au sein de leur tradition que par moi ou le courant que je représente. Lorsque je suis arrivée à Toronto en 1983, tous les rabbins orthodoxes de la ville ont écrit des articles contre moi, parce que la situation était beaucoup trop étrange pour eux. Désormais, ils ne s'en préoccupent plus, certains d'entre eux m'appellent même rabbin, ils reconnaissent mon titre : tout cela démontre bien l'évolution des mentalités. S'ils n'étaient pas d'accord avec moi ou avec les idées féministes que nous défendons, ils diraient quelque chose, n'est-ce pas ? Au fond, ils sont maintenant en terrain connu, parce que les contacts entre le monde orthodoxe de Toronto et les femmes rabbins se sont normalisés avec le temps. Aujourd'hui nous sommes du même monde.

En effet, vous siégez au sein de différents conseils rabbiniques à Toronto, où sont aussi présents des rabbins orthodoxes. Depuis vos premières participations à ces conseils de rabbins, avez-vous pu constater des changements ? Notamment par rapport à la place des femmes ?

Beaucoup de changements, oui. Je suis même devenue présidente du conseil d'administration interconfessionnel des rabbins de Toronto¹⁶ ! L'élection d'une femme peut être vue comme un grand pas qu'ils ont fait vers l'égalité et témoigne de tout le chemin parcouru sur la question des femmes. Ce type d'avancées, on le doit en effet à de grands bouleversements, de grands chan-

16. Ce conseil, l'Interdenominational Toronto Board of Rabbis, est une instance torontoise regroupant des rabbins de différentes congrégations et orientations (orthodoxe, réformé, *conservative*, etc.) dans un esprit d'entraide et de solidarité, transcendant les différences théologiques et halakhiques (c'est-à-dire relatives à la loi juive).

gements qui ont eu lieu bien en amont, quand des femmes ont commencé à s'impliquer dans la vie juive, dans les structures religieuses comme leaders de leur communauté, dans l'interprétation de la Torah et du Talmud. Ce fut là, je pense, une révolution aussi importante et majeure que l'émancipation des Juifs aux XVIII^e et XIX^e siècles. Tout ce que nous connaissions à propos du judaïsme a été remis en question : la spiritualité, le leadership, la théologie, les lois, les rôles genrés... Cela a radicalement changé la face du judaïsme. Pas seulement le fait d'avoir des femmes rabbins, mais le concept même d'avoir des femmes comme leaders du peuple juif. Nous avons dû repenser tout ce que nous savions du judaïsme : comment le judaïsme a-t-il été créé ? Par des hommes, pour des hommes, et à travers des hommes ? Mais le judaïsme n'est-il pas pour tous les Juifs et toutes les Juives ? Oui, la question des femmes a fait un véritable bon en avant. Toutefois, je dois ajouter qu'être une des premières et seules femmes à siéger dans ce conseil des rabbins a été très exigeant et compliqué. Lorsque vous êtes seule dans une pièce remplie d'hommes, il est difficile de trouver sa place. Vous vous posez toujours la question de comment vous comporter : où est-ce que je m'assois, comment je prends la parole, que dire, de quelle manière, comment réagir à des propos sexistes...¹⁷ Mais cela m'a quand même donné la liberté et la possibilité de défier le système de l'intérieur, de poser des questions sur des points que nous considérions comme acquis concernant le rôle des femmes dans le judaïsme, et d'initier des changements majeurs. Et trente-six ans plus tard, les choses ont véritablement changé ! ■

17. Elizabeth Bolton, Elyse Goldstein et Nancy Wechsler-Azen (1998). «Panel : Women rabbis transforming the religious establishment». In Sarah Silberstein Swartz et Margie Wolfe (éds), *From memory to transformation. Jewish women's voice* (pp. 197-207). Toronto : Second Story Press.